

et coll.
Santiago Delfosse, M. Rouan, G. V. (2001)
Les méthodes qualitatives en psychologie
Paris: Dunod.
(pp. 39-59)

2 ASPECTS ÉPISTÉMOLOGIQUES DES MÉTHODES QUALITATIVES¹

Introduction

Depuis vingt-cinq ans, les méthodes qualitatives en sciences humaines voient leur légitimité reconnue. En France, où les standards quantitatifs en psychologie ont été institutionnellement dominants, le phénomène se développe et les retards se combrent. De nombreux champs d'investigation – sciences du langage, histoire, anthropologie, sociologie, sciences de l'éducation... – témoignent de l'extension. Noyau dur de l'épistémologie qualitative parmi les sciences humaines, la psychologie française s'ouvre au mouvement, sur le plan de la recevabilité institutionnelle de la psychologie académique, car il y a toujours eu des méthodes qualitatives au côté des méthodes quantitatives dans les manuels de psychologie.

Nous présenterons ici quelques aspects épistémologiques des méthodes qualitatives après avoir défini leurs champs et leurs définitions (du moins les présupposés qui lient la communauté de leurs utilisateurs et promoteurs) : leurs origines, leurs courants constitutifs, et les critères méthodologiques de leur légitimité scientifique. Au regard de son audience en psychologie en France, nous avons donné une place accentuée au courant dit post-moderne : il est en effet, outre-Atlantique, le courant porteur de la rénovation méthodologique en psychologie (Smith *et al.*, 1995). Le lecteur pourrait s'étonner que la psychanalyse n'occupe pas une place de premier plan. Plusieurs arguments plaident pour ce choix : la psychanalyse n'appartient pas, selon ses

1. Par Georges Rouan et Jean-Louis Pédimelli.

propres vœux, à la psychologie. Sa doctrine est positiviste (Sulloway, 1979) même si sa méthode est interprétative : elle n'adhère pas méthodologiquement aux présupposés de la méthode qualitative (Taylor et Bogdan, 1984). Toutefois, de nombreuses avancées récentes des psychanalyses post-kleinienne, post-kohutienne et lacanienne, justifieraient leur présentation méthodologique ; le travail serait alors à construire et dépasser le cadre de ce chapitre.

Nous avons, en revanche, ouvert une discussion dans le cadre du courant post-moderniste sur une possible intégration des pratiques psychologiques qualitatives. L'enjeu est de taille pour la communauté des psychologues mais plus académiquement, cela engage la définition du type idéal de notre discipline. Car nous sommes une discipline pas seulement en activité extensive mais aussi sans cesse à la recherche de sa définition. Et aujourd'hui, où plus personne ne croit en l'unité « lagachienne » de la psychologie, avoir délégué la définition du type idéal aux sous-disciplines ne résout pas la question. De s'être défini dès la première décennie du XX^e siècle comme science de la conscience et de l'esprit n'a pas empêché la psychologie de sans cesse se redéfinir ; elle fut dès 1913 science du comportement, puis science des opérations mentales, puis science du comportement et de l'expérience à partir de 1970. Depuis une vingtaine d'années, la psychologie reconnaît, outre-Atlantique, qu'elle n'est pas qu'une science mais aussi une pratique. Elle est aujourd'hui définie par l'Association Américaine de Psychologie comme une science et une pratique concernées par les comportements humains et les processus mentaux sous-jacents à l'expérience et au comportement. Mais ces définitions successives n'ont jamais produit un large consensus sur ce qui était science, conscience, esprit... C'est toujours en débat, particulièrement au cœur des prises de position post-modernistes qui jouent aujourd'hui dans l'épistémologie qualitative un rôle moteur, analogue à celui qu'a joué l'école de Chicago entre 1920 et 1940.

Nous avons enfin donné une place à l'opposition quantitatif/qualitatif, peut-être trop importante puisque cette antinomie est dépassée des deux côtés des tenants des deux méthodologies.

2.1 Les méthodes qualitatives en psychologie et la définition de la démarche qualitative

Dans un très éclairant tableau synoptique des méthodes qualitatives en psychologie entre 1890 et 1990 et que l'auteur classe selon trois grands domaines instrumentaux et épistémologiques (observation, interprétation et empathie), le *Dictionnaire des méthodes qualitatives en sciences humaines et sociales* (Mucchielli (sous la dir.), 1996a) permet le constat suivant : alors que le regain d'intérêt pour ces méthodes est récent (une vingtaine

d'années), il est patent de constater la richesse historique, les solutions créées pour explorer et penser les expressions de la psyché. Notre discipline a toujours été largement pourvue. Elle a influencé de nombreuses disciplines dont nous réimportons aujourd'hui les reconstructions.

Cette classification, quelque peu différente de celle proposée aujourd'hui par les Anglo-Saxons (les méthodes sont classées selon leur médiateur de réalisation : observation, interview, documents...), permet un regard diachronique : autour de 1890 les principales bases sont posées avec l'introduction expérimentale de Wundt, l'observation éthologique de von Uexhüll, la psychanalyse de Freud, l'approche compréhensive de Dilthey et la phénoménologie de Brentano. L'observation aura ses suites : Ribot, Binet (en situation d'évaluation et de testing) autour de 1910, Allport (recherche des attitudes) dans les années vingt, Piaget au milieu du siècle et jusqu'à l'introduction provoquée de Garfinkel (1970).

Le domaine de l'interprétation s'enrichira de l'après Freud, et de nos jours le courant reste vivace. La méthode des cas se développera à partir de 1910 et des propositions de Janet. Les méthodes projectives à partir des années vingt, les jeux de rôle issus des apports de Moreno au milieu du siècle, le courant humaniste (Berne) et le courant systémique de Palo Alto ces trente dernières années se rattachent à ce domaine selon Mucchielli (*op. cit.*). Issu des travaux de Dilthey et de Brentano, le domaine empathique proposera les analyses phénoménologiques (Husserl), se diversifiera avec la dynamique de groupe de Lewin, la non-directivité de Rogers, les méthodes de psychopathologie existentielle de Binswanger...

Le lien théorie-méthode est de force variable entre les différents courants et les influences, les interpénétrations et variations techniques dérivées sont nombreuses. Le souci de préserver une identité pure n'aura pas résisté au pragmatisme des chercheurs et des praticiens de ces trente dernières années.

Citer ces grands repères ne doit pas occulter l'extrême floraison des outils et recettes de toutes les sous-disciplines de la psychologie. Un seul exemple : les Nord-Américains avancent qu'il existe un millier d'outils de psychothérapie et une centaine d'autres concernant le *counseling* (et combien pour le travail d'expertise ?) ; les méthodes qualitatives pures ou mixtes (quantitatives et qualitatives selon la collecte et/ou le traitement des données) y sont prévalentes. Heureusement, pour nos étudiants, que les manuels de méthodologie en psychologie didactique sont académiques (et donc limitatifs dans l'attribution du label strict de méthode) !

Donc dire qu'aujourd'hui la psychologie bascule du côté des méthodes qualitatives est erroné sur le plan historique ; pas plus pas moins que depuis toujours. En revanche, souligner l'importance prise dans l'effort actuel de redéfinition de notre discipline par la démarche qualitative et certaines de ses théories est un constat plus juste, qu'il convient alors d'interroger épistémologiquement (*cf. infra*).

Si chaque méthode dite qualitative a son manuel de « recettes » d'application, si les méthodes sont diverses, leur fédération dans un même courant épistémologique, comme il est proposé depuis vingt ans, tient moins aux recettes « non quantitatives » (c'est une définition identitaire obsolète quant à l'opposition quantitative-qualitative, cf. *infra*) qu'à un certain nombre de présupposés qui sont partagés par la communauté des utilisateurs. La formulation des caractéristiques des méthodes d'investigation qualitatives a fait l'objet d'un intense débat qui engageait plusieurs niveaux :

- les appartenances sous-disciplinaires et les sensibilités théoriques et historiques,
- la position adoptée sur l'articulation méthode-rôle de la théorie (« naïfs » pour qui les données « parlent ethnographiquement » au premier degré ; les tenants de la *grounded theory* qui suivant Stauss et Corbin (1997) construisent la théorie au travers du travail de terrain ; les tenants d'une théorie forte active avant et dès les premiers moments du terrain...),
- l'intégration ou non des outils de quantification,
- le rôle de l'induction,
- la place de « l'habileté » et de la flexibilité dans l'application d'une « recette » codée...

Ainsi les dix caractéristiques proposées par Taylor et Bogdan (1984) sont dépassées aujourd'hui : leur attachement socio-ethnologique à l'idéalisme empirique, la primauté de l'induction, la faible intégration des données métriques et de leur traitement sont aujourd'hui des aspects dépassés. Le mérite essentiel de ces propositions fut de fédérer une « communauté khunienne ». Ultérieurement, Bryman (1988), Hammersley et Atkinson (1992) et Silverman (1993) (re)formulèrent les caractéristiques de la méthodologie qualitative :

- la préférence pour des cadres naturels de collecte de données est dépassée (naturel ou artificiel, le cadre appartient au champ social),
- le continuum qualitatif/quantitatif est préconisé,
- le rôle de la théorie majorée et dès les phases initiales de la recherche...

Le point de vue post-moderniste a gagné du terrain entre temps, les recherches sur les terrains psychologiques ont pris place dans la communauté et estompé les présupposés ethnographiques naïfs... Il est difficile de caractériser les méthodes qualitatives d'une manière univoque et représentative tant la caractérisation est encore en cours de constitution. Nous faisons le choix de proposer la plus récente... et la moins contestée, c'est-à-dire la formulation prescriptive de Silverman (1993) :

- le terrain de recherche doit être très tôt conduit théoriquement plus que d'être guidé par les considérations techniques sur ce qui doit être mesuré,

échantillonné. Le terrain doit produire une amplification de la théorie plutôt que s'en tenir aux simples liens entre des variables. Cette position est congruente avec celle formulée par Hammersley et Atkinson depuis 1983 ;

- le comment les hommes réalisent leur action plutôt que le pourquoi ;
- la vigilance doit être accrue dans les raisonnements fondés sur le sens commun dans la construction du terrain et de ses divers composants ;
- l'opposition entre cadre naturel et artificiel est idéologique, mais la préférence pour les terrains « où l'on peut observer les personnes dans leur propre territoire » est justifiée.

Pour contraster le point de vue proposé par Silverman, nous donnerons la proposition faite dix ans plus tôt par Hammersley et Atkinson (1983) :

- il y a une préférence pour les settings naturels comme source première des données ;
- la fidélité est faite aux phénomènes étudiés et la prise en compte des significations émises par les participants est mise en avant ;
- l'usage de la méthode inductive qui évite de tester prématurément les hypothèses est préconisé.

2.2 Les influences fondatrices des méthodes qualitatives

Tenter de formaliser « de l'extérieur » les causes des actions humaines ou de les saisir et de les décrire « de l'intérieur » sont des positionnements intellectuels très anciens dans la pensée occidentale.

La psychopathologie dans la Grèce antique témoigne déjà de ce double positionnement : l'école de Cos (à laquelle appartient Hippocrate) privilégie une étude de l'homme dans sa totalité et de sa dynamique subjective lors de l'expérience de la maladie, tandis que l'école de Cnide promeut une étude sectorielle, spécialisée et mécaniste des processus de la maladie. Les positions contrastées d'expliquer et comprendre sont aussi anciennes que l'*épistémé* occidental. Influencé par les constructions des sciences de la nature à partir de l'époque moderne (le XVI^e siècle), des enjeux reformulés d'une connaissance scientifique de l'homme du siècle des lumières, le XIX^e siècle sera le porteur flamboyant du débat entre ces deux attitudes, au cœur même de l'instauration des sciences humaines comme disciplines autonomes de la philosophie (histoire, sociologie, psychologie...).

2.2.1 La réaction au positivisme dominant

Particulièrement actif et fondateur en sociologie (Auguste Comte) et en psychologie (Wundt) dans la seconde moitié du XIX^e siècle, le positivisme prône l'étude des faits humains selon l'idéal des faits des sciences « dures » (explicatives et quantiques) comme la physique et les sciences naturelles.

Dans le champ des sciences humaines, une science occupait alors une position à part : l'histoire. Elle se constitue au XIX^e siècle comme une science appuyée sur les méthodes qualitatives. Il faudra attendre les années trente (l'influence du matérialisme dialectique, puis du structuralisme après 1960) pour que s'invente avec Marc Bloch et Lucien Febvre une « nouvelle histoire » qui sera quantitative pour l'essentiel (Samaran, 1961).

Plus tard encore, les points de vue alternant, l'histoire des mentalités réhabilita avec éclat les méthodes qualitatives (retour de la biographie, du récit, de la description fine de l'événement et de son retentissement, sous la surface des êtres, sur l'intériorité et l'univers mental des hommes).

Au XIX^e siècle, l'histoire reste issue d'un genre littéraire : le travail sur document d'où se dégage, après authentification, un fait repérable dans le temps et qui positionné entre un avant et un après « s'explique » : *post hoc, ergo propter hoc* (Langlois et Seignobos, 1898). Cette méthode historique relève de la démarche compréhensive. Elle sera formulée et soutenue par le philosophe Dilthey (1833-1911). Ce dernier, dans *Le Monde de l'esprit* (rééd. 1950), souligne que cette méthode n'est pas qu'une simple invention de chercheur : c'est par cette démarche compréhensive que les êtres humains font l'expérience de la signification de leurs actions. Le savant adopte donc une méthode qui est en résonance avec les sujets qu'il étudie. Parce que ce n'est pas une création de l'individu, s'y reflète tout le groupe social d'appartenance et ses modes d'appropriation de l'environnement socio-culturel : on peut donc construire et généraliser des modèles, des motifs et des fins des acteurs. On peut comprendre par la participation à la vie des acteurs et en « recréant » les situations et les conditions des actions.

Dilthey pensait que seule cette méthode permettait de faire progresser les sciences humaines. Imiter les sciences de la nature nous coupe des objets des sciences humaines parce que cette imitation est inadéquate. Seule l'élaboration de méthodes spécifiques permet de saisir les objets essentiels et multiples des actions et des pensées humaines. De surcroît, l'unité méthodologique préconisée par le positivisme est réfutée.

Jusqu'au milieu du XX^e siècle, le paradigme positiviste expérimental, son idéal « Romain » de lois universelles en petit nombre régnant les faits humains comme l'exemplifie la physique, restera prévalent en psychologie. Toutefois l'influence de Dilthey marquera la phénoménologie d'E. Husserl, la sociologie allemande de Weber, de Simmel et de Schutz.

2.2.2 La phénoménologie d'Husserl (1859-1938)

Ce philosophe s'était donné une tâche cartésienne : repenser les fondements du savoir et retrouver une certitude qui permette à la pensée de surmonter son état de crise. La réflexion sur la psychologie sera une des multiples contributions d'Husserl.

Pour lui, la psychologie en elle-même, quelle qu'en soit la méthode, est d'abord un projet, une intention de comprendre mieux l'homme et son comportement. Encore que ses vues témoignent de quelque ambiguïté. Husserl ne vise pas tellement à opposer à la psychologie scientifique une autre psychologie, mais plutôt de marquer les limites de la première, à démontrer – ce dont on aurait pu se douter – que le développement d'une telle psychologie ne résout pas du tout l'exigence anthropologique de ramener à un dénominateur commun le double aspect de l'intériorité rationnelle et de l'objectivité dont se réclame la « nouvelle psychologie ». Des psychologues d'alors ont assimilé un tel dessein à une tentative de restaurer l'introspection dont ils se défiaient, quand ils ne la vouaient pas aux gémonies. Une telle interprétation est juste et fautive. Elle est fautive, en tant que la phénoménologie husserlienne s'oppose à l'intellectualisme idéaliste autant qu'à l'empirisme naturaliste. Elle décrit le psychisme humain comme étant toujours et d'emblée « rapport au monde » ; elle répudie, au moins dans ses intentions, toute universalité abstraite, en substituant aux démarches de la philosophie spéculative le retour « aux choses elles-mêmes », qui constitue comme le leitmotiv de la révolution méthodologique husserlienne. On peut douter que l'*analyse intentionnelle* puisse, comme telle, se substituer sans équivoque à la métaphysique spéculative et à la problématique qui s'en dégage. Il ne s'agit pas pour Husserl de restaurer l'introspection au sens d'une connaissance purement intérieure privilégiée, mais d'établir qu'il ne peut y avoir de psychologie, vraiment fondée, qu'intentionnelle et intersubjective ; il s'agit de dépasser à la fois la métaphysique traditionnelle par une rigueur toute scientifique, et les sciences par le caractère originaire et non pas dérivé de l'investigation.

Il ne s'agit pas de transcender les expériences (*Erlebnisse*), mais d'en dégager le sens. L'orientation de la conscience sur certains objets « intentionnels » permet ce que Husserl nomme « analyse eidétique ». Il distingue à ce propos une conscience « explicite » de l'objet, propre au « je » actuel, et une conscience implicite, « potentielle ».

Il s'agit enfin d'instaurer une méthode de « réflexion radicale », capable de déceler les préjugés issus du milieu et des conditions extérieures, de rendre conscient notre lien au monde physique, social et culturel et de dépasser la singularité, parce qu'une conscience n'est pas seulement une succession d'états et d'événements, mais que ces événements ont un sens qui peut être révélé. Sous cet aspect, la phénoménologie s'inscrit dans la perspective ouverte par Hegel et n'innove guère. L'originalité est plutôt dans la manière

de combler le hiatus entre la logique et la psychologie, sans « décoller » de l'expérience, par une intuition ou vision des essences (*Wesensschau*) permettant d'accéder à un savoir valable pour tous.

Le premier principe méthodologique, l'*époché*, suspend tout jugement fondé sur des connaissances acquises et permet de décrire, sans théorie causale préalable. Chercher le sens, par l'explication, dans le monde vécu (*Erlebniswelt*) où se dissout l'opposition subjectivité/objectivité soulignée par les positivistes (« Toute conscience est conscience de quelque chose » dira Husserl).

L'influence directe d'Husserl, et de Dilthey en arrière-fond, sur la psychopathologie sera grande (cf. Jaspers et Binswanger). Plus indirecte dans d'autres courants de la psychologie, mais néanmoins existante, elle pourra se repérer dans la non-directivité de Rogers, dans les paradigmes humanistes et plus largement dans tous les domaines où l'empathie (comme capacité de saisir les intentions d'autrui) sera un vecteur de la compréhension et de la recherche des intentions et des motivations.

2.3 L'influence de la sociologie compréhensive (Weber et Schutz)

En contraste avec les approches des macro-systèmes sociologiques explicatifs (Marx, Durkheim...), Weber développera une approche compréhensive de l'acteur sociologique et conceptualisera son point de vue dans son *Essai sur la théorie de la science* (Weber, 1922/1965).

Il propose de construire les modèles des comportements humains à partir du concept « d'idéal-type », c'est-à-dire la manière dont l'acteur social sélectionne et pense les éléments environnementaux qui permettent d'atteindre une finalité. Mais, en même temps, parce que l'action de l'acteur contient plus de variables que ne peut en saisir le chercheur, le chercheur mettra en ordre ces variables selon ses intérêts. Pour Weber, il y a interdépendance du sujet et de l'objet : les acteurs sociaux dépendent des caractéristiques sociales et de leurs observateurs (Bourdieu, 1979). Ce point de vue, très actuel à maints égards, influencera de nombreux courants de recherche sur l'action sociale (l'école de Chicago, l'ethnométhodologie, l'interactionnisme symbolique) ainsi que de psychologie sociale (Moreno, Lewin, Watzlawick, Berne, Garkinkel...). Weber a été influencé par la phénoménologie (Wiliame, 1973) et par Hume (Boudon, 1986).

Au milieu du xx^e siècle, Schutz (1954) formalisera le point de vue épistémologique socio-compréhensif :

- le monde des humains est un monde interpersonnel et expérimenté comme signification ; ce faisant, les faits de liaison à autrui ne sont pas de même nature que la connaissance des objets physiques ;
- ce sont ces significations qu'il faut connaître et explorer en sciences sociales ;
- seule la compréhension permet de saisir la structure de l'expérience des acteurs qui est une sorte de construit au second degré (parce que, à la différence du « fait naturel », le « fait social » est une pensée, une réflexion sur un fait significatif) ;
- la méthode compréhensive ouvre sur des théories répondant, comme toutes les théories scientifiques, aux critères de validité et à la mise à l'épreuve d'hypothèses générales. Tous les acteurs sociaux sont des sortes « de sociologues à l'état pratique » (Schutz, 1954/1975).

2.4 L'école de Chicago

La sociologie américaine produira un courant de pensée qui occupe une place singulière dans le développement de l'épistémologie et de la méthodologie qualitatives : l'école de Chicago. Ce creuset intellectuel en sciences sociales intégrera plusieurs courants qualitatifs et ouvrira des voies paradigmatiques fécondes et actuelles : l'ethnométhodologie et l'interactionnisme symbolique.

Il ne s'agit pas d'un phénomène homogène au sens d'une théorie commune. Il s'agit d'un ensemble de travaux conduits à l'université de Chicago entre 1915 et 1940 mais qui partagent, par-delà des objets et des paradigmes divers, des présupposés et des outils méthodologiques de nature qualitative. Deux traits principaux fédèrent les diversités de l'école de Chicago :

- l'ancrage dans la recherche empirique qui deviendra ultérieurement une des voies majeures de faire de la sociologie. La ville de Chicago est le terrain d'investigation et le souci empirique vise, non la normativité (jugement sur les phénomènes étudiés comme la sociologie y excellait jusqu'alors), mais la résolution des problèmes tels que les tensions raciales, la délinquance, l'assimilation des immigrants, le chômage ;
- l'utilisation préférentielle des méthodes qualitatives, particulièrement les méthodes d'observation et d'interviews issues des travaux ethnologiques « culturalistes » de Boas, de Malinowski et de Mead.

Bien que dépassée après 1940 – la sociologie devient alors quantitative – l'apport épistémologique de l'école de Chicago est déterminant :

- en premier lieu, le déterminisme de la sociologie positiviste et marxiste est refusé : à tout moment le changement social est possible si l'acteur change son point de vue. Cet idéalisme empirique minimise les contraintes en s'appuyant sur une vision du social toujours en mouvement dans le temps (théorie de l'hyper-mouvement) et toujours diversifié par les divers points de vue des consciences (théorie de l'hyper-pluralisme). Par-delà le radicalisme idéaliste, le sujet social n'est plus uniquement agi par des forces qui l'écrasent et le traversent : le sujet social est créateur et constitutif de la réalité. La portée de l'acquis épistémologique résonne encore dans la sociologie actuelle, cette sociologie de l'identité (*versus* la sociologie des macro-systèmes) qui décrit la « modernisation individualisante » (Vuarin, 1997) et qu'illustrent Elias et Maffesoli ;
- mais de surcroît, deux « gisements qualitatifs » majeurs y reconnaîtront leur source directe : l'ethnométhodologie et l'interactionnisme symbolique qui constituent la sociologie interactionniste contemporaine.

L'ethnométhodologie désigne le fait que les acteurs sociaux développent un savoir – basé sur le sens commun – qui implique des procédures (une ethnométhode) pour faire leurs actions quotidiennes. Accéder à l'ethnométhode des sujets, c'est pénétrer la manière dont ces sujets construisent le sens de leurs actes et le monde de tous les jours. L'ethnométhodologie est donc une conception originale du sujet actif. Cette théorie a été proposée par Garfinkel (né en 1919) : ébauchée dans sa thèse de 1954, elle trouvera sa formulation la plus mûrie dans les *Studies in Ethnomethodology* (Garfinkel, 1967). Les idées centrales sont les suivantes (Coulon, 1996) :

- une réduction heuristique de l'écart entre raisonnement savant et raisonnement profane ;
- le savant travaille « en un deuxième temps » sur un matériel travaillé selon des raisonnements « analogues » par le profane « au premier temps » ;
- ce faisant, les savants n'ont plus le monopole de l'objectivation (filiation avec la phénoménologie). Toutefois toute l'attitude scientifique est conservée ainsi que les méthodes qui permettent de transformer l'objet empirique en objet scientifique ;
- le fait humain ne s'impose pas à nous comme le proposaient les positivistes : il est le résultat d'une activité de transformation par les interprétations des acteurs. Il se présente à nous parce que le monde relève de la catégorie de l'*accountability*. Proposé par Garfinkel, ce terme est traduit par le vocable de « descriptibilité ». Les faits sociaux « décrivent » (*account*) l'accomplissement des acteurs. Appartenir à un groupe offre l'avantage de disposer des ethnométhodes que produit ce dernier ;
- la démarche est d'essence qualitative : elle saisit des données de langage. L'*indexicalité* est un concept qui pose que le sens complet du langage

n'est atteint que dans le contexte d'énonciation *i. e.* indexé à la situation d'échange et à ses multiples facteurs contextuels stables et fluides. L'observation empirique des énonciations permet donc d'accéder à la compréhension des actions humaines.

Le fondateur de l'interactionnisme symbolique, Goffman (1922-1982), qui pourtant fut président de la Société Américaine de Sociologie, pourrait tout autant être revendiqué comme psychosociologue. Ses publications échelonnées entre 1956 et 1981 sont, depuis 1973, pour l'essentiel, traduites en français. De même est disponible sa bibliographie (Joseph, 1998). Son apport essentiel concerne toutes les interactions quotidiennes et il rénove le modèle dramaturgique de la scène sociale :

- l'*interaction* définit le *self* (suivant en cela les idées de Mead) : par elle, le sujet préserve sa *face* (*i. e.* sa valeur à faire reconnaître auprès des autres) ;
- l'interaction est facilitée par des *rituels* de confirmation ou d'évitement ;
- l'acteur structure son action grâce à l'*analyse des cadres* où elle s'exerce ;
- une séquence homogène d'action pendant la durée du face-à-face à autrui est une *représentation*.

La méthode d'observation proposée par Goffman est originale et féconde. Goffman et Garfinkel influenceront la pragmatique psychosociale, les applications systémiques, la psychologie des dispositifs éducatifs et soignants. Au travers de ces deux courants, singuliers dans leurs propositions paradigmatiques, se dessine un consensus d'épistémologie méthodologique qualitative :

- l'inter remplace l'intra et l'interaction est le terrain privilégié d'émergence du matériel des recherches et de la construction des théories ;
- observation et description purement qualitatives ou semi-qualitatives (associées à des comptages) fondent le parti pris naturaliste (*i. e.* hors expérimentation) ;
- les résultats insistent sur le comment plutôt que sur le pourquoi ;
- le contexte et les interprétations des acteurs sont les éléments centraux pour l'accès aux significations ; le point de vue est *émic* (celui produit par l'acteur) plutôt qu'*étic* (produit par l'objectivation extrême de l'observateur). L'interactionnel suppose l'intersubjectif.

Le rôle de moteur épistémologique joué par la sociologie des interactions dans l'avènement de la « Nouvelle Psychologie » est reconnu (Mucchielli, 1996b ; Cosnier, 1998).

2.5 Le post-modernisme en méthodologie qualitative

Parmi les grands paradigmes privilégiant le « noyau dur » des approches qualitatives (les activités langagières, les discours au sens extensif où l'employait Michel Foucault), le paradigme post-moderniste tend à devenir prévalent sur les paradigmes herméneutiques, psychodynamiques et dialectiques. Cette tendance s'observe dans les publications nord-américaines où « l'élasticité » de la production de savoirs cumulatifs post-modernistes est la plus forte.

En France, le paradigme est pour l'essentiel ignoré en psychologie. Pourtant la réflexion fondamentale sur les méthodes et objets d'une psychologie post-moderniste est très avancée (Kvale, 1992 ; Smith *et al.*, 1995), l'implantation en méthodologie qualitative très fournie (analyse de discours, analyse des conversations, interviews, observations, récits de vies, utilisations audiovisuelles, études de cas...) et des champs entiers de domaines d'investigations sont couverts (récemment la psychopathologie avec Fee (2000) et la psychologie de la santé avec Murray *et al.* (1999), la psychologie de l'éducation depuis quelques années au Canada ainsi que d'autres pratiques professionnelles : conseils, marginalités, minorités, délinquances...).

2.5.1 La position post-moderniste

Les philosophes français l'ont proposé et décliné avec diverses nuances : Jean Baudrillard, Jacques Derrida, Michel Foucault et surtout Jean-François Lyotard. Ce dernier, dans son livre *La Condition post-moderne*, caractérise ce temps actuel de la connaissance par le désenchantement et l'effondrement des systèmes universels (ceux de Marx et de Freud particulièrement) : il n'y a plus de possibilité à croire à un système anthropologique unique et universel pour répondre à la question « qu'est-ce que l'homme ? ». L'on est contraint à la multiplication des systèmes sectoriels de pensées. Il y a perte de légitimité des « méta-narrations » qui légitimaient la connaissance depuis la modernité cartésienne ; avec l'effondrement de ces métagarants s'effondre ce qui soutenait l'idée d'une réalité universelle et objective. Rorty (1979) conteste l'idée du double monde, qu'il y ait d'un côté un monde objectif et de l'autre un monde subjectif fait d'images « internes ».

La réalité n'existe pas au côté de la subjectivité : la réalité est produite par un processus social de construction via l'interaction et elle résulte donc d'une interprétation et d'une négociation concernant les significations du monde. La connaissance, aujourd'hui, est validée au travers de pratiques sociales (dont la conversation est une activité centrale) et non plus par des méta-narrations légitimantes : le déterminisme du système unique fait place à la multiplication des significations liées à de multiples contextes locaux. En psychologie, les présupposés et implications de cette théorie sont :

- une réfutation radicale du paysage dit scientifique de la psychologie ;
- le retour au relativisme (aucune vérité qui ne soit tôt ou tard, en psychologie, remplacée par un autre). Il ne s'agit pas de suspendre le statut de la théorie : il s'agit de proposer une théorie alternative, celle du relativisme ;
- la réfutation du modèle causal : les faits humains sont partiellement déterminés et partiellement indéterminés. Quand ils sont plausiblement déterminés, le déterminisme n'est pas une vérité mais une commodité pour produire du sens. Notre monde humain est important et c'est cet impact sur nos comportements que nous captons ; nous pouvons éprouver des besoins et impulsions sans pour autant en conclure qu'ils relèvent d'une « nature interne » qui est la cause « réelle » du phénomène.

Le post-modernisme situe son apport du côté du sujet des sciences sociales. C'est une épistémologie et un ensemble de variantes théoriques autour de la déconstruction du sujet tel que le XVIII^e-siècle l'avait défini, appuyés sur des méthodes qualitatives : il s'agit d'explorer la subjectivité humaine autour de l'expérience clé du langage où le sujet est traité comme un texte et ses actions socioculturelles comme un ensemble de signes (Lovlie, 1992). Le post-modernisme a une double affirmation : d'un côté les possibilités d'une connaissance façon moderne est radicalement rejetée, et de l'autre, la connaissance doit continuer, sur les objets et terrains de la modernité, sans certitude, sur le terrain même de la diversité et de l'éphémère.

Dès lors, l'épistémologie post-moderne peut être caractérisée, selon Polkinghorne (1988, 1992), par quatre thèmes :

- *l'infondé de nos propositions scientifiques* : dans la relation aux objets de connaissance, nous n'accédons pas à des impressions et sensations pures mais seulement aux produits de nos opérations cognitives. Nous n'accédons jamais à une réalité indépendante de nous, mais seulement à des constructions basées sur nos capacités organisatrices (Rorty, 1979), nos savoirs ne sont pas garantis pour représenter la réalité, notre rationalité ne peut s'appuyer sur aucune fondation épistémologique garantie et nous sommes « condamnés » à accepter notre expérience comme toujours filtrée et déformée par nos schémas interprétatifs ;
- *la fragmentarité des mondes auxquels nous accédons* : pour le post-modernisme, le réel n'est pas un système unique et intégré : c'est un ensemble d'éléments disparates, d'événements fragmentés... ainsi est le réel incluant même la nature de notre self (Gergen, 1991). La position moderne « totalisante » déforme donc ce qui est l'essentiel humain : diversité et indéterminisme. Et nos savoirs ne peuvent que saisir ces occurrences à des moments singuliers dans des espaces particuliers. La réalité ne recèle rien de statique sous le flux de l'expérience : elle est un processus continu de changement qui nous coupe de toute prédictibilité sérieuse ;

– le *constructivisme* est la caractéristique centrale de nos objets étudiés : le point de vue constructiviste, bien connu en psychologie, est amplifié dans l'épistémologie du sujet post-moderne : la réalité atteinte par les activités conversationnelles est toujours construite et partagée socialement (Rommetveit, 1985) et localisée dans le contexte « désordonné » des activités humaines quotidiennes (Shotter, 1993) ;

– le *néopragmatisme* : cette position tempère les aspects « négatifs » et « pessimistes » des trois précédentes positions : un savoir ne saurait s'imposer face à un autre sinon dans des rapports politiques de force, comme le soulignera Lyotard. Le néopragmatisme est une position qui, à la fois, accepte la conclusion qu'il n'existe pas en psychologie de savoir ouvrant sur le prédictif, mais, à la fois, refuse le radicalisme relativiste et le « nihilisme » d'un savoir fait de solipsismes (Rorty, 1991). Le néopragmatisme post-moderniste prône un savoir bâti sur le « comment » (l'ambition d'un savoir du « pourquoi » est hors de notre atteinte). Ce faisant les sommations de connaissances sont possibles, mais elles sont toujours « inachevées » et soumises à perpétuelles révisions : elles n'ont pas de portée prédictive, mais une portée heuristique qui nous informe de ce qui peut être tenté dans des situations similaires. Le néopragmatisme entend la fragmentarité comme une incertitude liée à chacune des situations singulières étudiées et non pas comme une incertitude générale transversale à toutes les situations étudiées. Enfin, le néopragmatisme post-moderne s'appuie sur la notion d'équifinalité : la même fin peut être atteinte de multiples façons et la valeur d'une action dépend de sa capacité d'atteindre le but et non pas d'une recette ou programme particulier. Le néopragmatisme dessine alors une science qui permette de collecter, d'organiser et de distribuer des pratiques qui ont atteint leurs objectifs.

2.5.2 Les pratiques et l'épistémologie post-modernes

L'espoir de la modernité, à la fin du XIX^e siècle, était de transposer au règne humain l'application de lois aptes à le gouverner à l'instar du règne de la nature : prévoir, contrôler le comportement humain, améliorer l'éducation, diminuer la souffrance, organiser le travail, juguler les déviations... (Danziger, 1979). L'expérimentation hypothético-déductive a été le fer de lance de cet espoir (Danziger, 1990). A alors été créée une division du travail entre les chercheurs académiques et les praticiens censés appliquer les acquis des productions scientifiques (Peterson, 1991). Le praticien est une sorte d'ingénieur, tel que l'a défini en 1945 la conférence de Boulder.

Les études menées sur les pratiques montrent que les praticiens fabriquent « leur » savoir sur leur terrain d'action et n'utilisent que peu les résultats des savoirs académiques (Schön, 1983) ; cela n'a rien à voir avec un déficit scientifique de leur qualification (Monow-Bradley et Elliott, 1986 ; Barlow *et al.*, 1984 ; Cohen *et al.*, 1986). Dreyfus et Dreyfus (1986) montrent cinq

étapes chez les praticiens pour se dégager, à partir de leur noviciat, du savoir académique. Ils fabriquent leurs cadres et schémas spécifiques, leurs « théories de travail » (Abelson, 1981 ; Hollon et Kriss, 1984 ; Taylor et Crocker, 1981) et les révisent continuellement au fur et à mesure des besoins rencontrés dans les pratiques (Chi *et al.*, 1988). Le post-modernisme en psychologie s'est saisi de la question de la coupure savoir académique/savoir des praticiens : Polkinghorne (1992) démontre que ces deux ensembles praticiens et penseurs post-modernes, pourtant disjoints par leur histoire respective, se rejoignent à présent épistémologiquement sur leur même compréhension du règne humain et sur le statut et la production des savoirs : néopragmatisme, fragmentarité, infondé et constructivisme sont des positions partagées. Les praticiens seraient post-modernes sans le savoir et les théoriciens post-modernes, taxés de stérilité destructive, vrairaient l'immense champ des pratiques psychologiques les créditer. De fait, le mouvement de jonction est en cours aux États-Unis et au Canada (des ouvrages comme ceux de Murray et Chamberlain (1999), de Fee (2000) en témoignent). C'est ni sans intérêt, ni sans conséquences, pour les établissements psychologiques qui ont prôné que les pratiques des psychologues ne peuvent fonder scientifiquement les savoirs fondamentaux et les recherches.

2.6 La légitimité scientifique des méthodes qualitatives

C'est au milieu des années quatre-vingt que la communauté des méthodologues qualitatifs publie de nombreux ouvrages sur la critériologie qualitative. Le point de vue prévalant, toujours d'actualité, peut être illustré par les présupposés de Silverman (1997) :

- l'entreprise méthodologique qualitative est valide scientifiquement, les méthodes éprouvées et le corps des connaissances cumulées consistant ;
- aux fins de discuter à l'intérieur de la communauté et avec les tenants de l'armature qualitative, il devient nécessaire d'élargir une critériologie, forgée par l'usage, dans le creuset « restreint » des significations subjectives et de l'expérience du langage.

La critériologie qualitative résulte donc d'une position de maturité (outils et théories), d'une volonté identificatoire et d'un souci du débat.

Depuis quinze ans, deux grandes positions se sont affirmées : dépassement de l'opposition « fondatrice » quantitatif/qualitatif et formulation des canons spécifiques de la méthode. Un point complet de ces questions est à présent accessible en français (Lessard-Hébert *et al.*, 1997).

2.6.1 *Le continuum qualitatif/quantitatif*

La définition « identitaire » originale anti-positiviste soutenait, depuis Dilthey, que le qualitatif est antithétique par rapport au quantitatif : le qualitatif est basé sur un matériel non métrique (le langage, des textes...), il s'appuie sur une démarche inductive, évaluatrice et qui ouvre sur des théories interprétatives tandis que le quantitatif traite des données métriques (brutes ou transformées), suit une démarche hypothético-déductive et vérificatrice et produit des théories formelles et de portée nomothétique. Ces vingt dernières années, la position ne pouvait plus être plus avant soutenue : la nature même des outils n'appartient pas à un clan ou un autre. Ainsi Silverman (1993) distingue quatre grandes familles d'outils : observation, interview, enregistrements et transcriptions diverses, analyses de textes et documents. Il montre que ces familles d'outils sont indifféremment utilisées par une école ou une autre : l'observation purement qualitative, « ethnographique », n'exclut pas l'usage du même outil dans la construction d'un questionnaire très quantitatif, l'analyse textuelle peut être « littéraire » ou informatisée, l'interview très clinique « à main nue » ou non directif dans la construction du questionnaire. La méthode du cas singulier est de longue date tout autant utilisée par un clinicien que par un expérimentaliste...

De longue date, les méthodes quantitatives et qualitatives sont toujours co-présentées dans les manuels de méthodologie en psychologie (*cf.* Breakwell *et al.* (1995) pour l'un des plus récents).

La grande majorité des travaux des grandes écoles paradigmatiques du courant qualitatif (post-moderne, interprétative et dialectique) concernant le « noyau dur » et fondateur du matériel langagier et narratif pratique une méthodologie mixte. Les sous-disciplines anciennement très qualitatives se sont développées en intégrant du quantitatif – la psychologie clinique et pathologique en est un exemple frappant ; tandis que les sous-disciplines récemment nées sont et quantitatives et qualitatistes (par exemple : la psychologie de la santé tout à la fois différentialiste, empirique et quantitatifiste est à la pointe du combat qualitatifiste « extrême » post-moderne). Mais l'*aggiornamento* n'est pas qu'un phénomène interne à la communauté qualitatifiste. Les tenants de la position quantitatifiste n'ont pas attendu « les littéraires » pour critiquer leurs positions et outils (Blalock, 1969 ; Snow, 1974 ; Cronbach, 1974 ; Cook, 1979...). Un strict respect des dates en histoire des idées devrait créditer un expérimentaliste strict comme Campbell (1974) pour avoir formulé le vœu d'une perspective unifiant méthodes qualitatives et quantitatives, et ce, bien avant les formulations identiques des qualitatifistes des années quatre-vingt. La critique des méthodes est autant le travail continu des qualitatifistes que des quantitatifistes (Smith *et al.*, 1995).

Ce point de vue intégratif, ainsi que la réfutation du positivisme n'est pas le seul des méthodologues de la psychologie. La réflexion s'inscrit dans un cadre plus large. Le tournant des années soixante-dix a été fécond en propositions de changements épistémologiques : le renoncement à comprendre les affaires humaines à partir d'un très petit nombre de lois, la critique du réductionnisme extrême est soutenue par Prigogine et Stengers (1979) ; de même pour l'idée que la science se confronte à un monde de plus en plus fragmenté et incertain (Morin, 1977) et de la révision de la place du hasard (Boudon, 1984). Ces points de vue ont pesé lorsqu'il s'est agi, pour les qualitatifistes, de dépasser l'empirisme idéaliste fondateur des années vingt. À partir des années quatre-vingt se formule l'idée d'un continuum qualitatif/quantitatif, et un parti pris pour tolérer les batteries méthodologiques mixtes (Miles et Huberman, 1984 ; Silverman, 1993) ; c'est aujourd'hui le point de vue majoritaire dans les courants qui se réfèrent aux méthodes qualitatives.

2.6.2 *Les critères méthodologiques*

Plusieurs auteurs ont porté une attention à la critériologie méthodologique : principalement Miles et Huberman (1984), Evertson et Green (1986), Kirk et Miller (1956), Silverman (1993). Les critères sont des normes à partir desquelles un jugement scientifique peut être porté sur des connaissances obtenues par une démarche dont ici les présupposés et les procédés relèvent d'une approche qualitative. Sur le plan formel, ils ne proposent pas une « révolution » : ils restent isomorphes aux critères des méthodes quantitatives. Toutefois le travail a porté sur les adaptations au champ qualitatif. À un moindre degré d'élaboration – nous ne l'aborderons pas ici – le champ qualitatif réfléchit aussi à des spécificités critériologiques supplémentaires : valeur des recherches socioprofessionnelles, amélioration de l'éthique (Lessart-Hébert *et al.*, 1997), exploration des spécificités des aides informatiques (Coffy et Atkinson, 1996), exploration de l'écriture de la recherche (Smagorinsky, 1994), etc.

Les questionnements critériologiques sont au nombre de trois : objectivité, validité, fidélité.

■ *L'objectivité*

Ce qui est en discussion, c'est l'ambiguïté d'application de ce critère hérité des sciences dures où tout est explicable par la causalité, où tout dans la nature est entièrement déterminé ; dans ce cadre, le déterminisme externe se porte garant de l'objectivité. En méthodologie qualitative, Kirk et Miller (1986) proposent d'adopter un point de vue poppérien où l'objectivité est liée à la réfutabilité (Popper, 1984). Kirk et Miller pensent que c'est là le meilleur compromis : d'un côté il n'y a pas de savoir suprême car le savoir est médiatisé par les croyances, les présupposés et les cadres de référence du

chercheur (Evertson et Green, 1986) : de l'autre la réalité empirique oppose une résistance salubre aux débordements possibles de déformations extrêmes du chercheur. Enfin la connaissance produite est confrontée à la communauté scientifique (point de vue khunien).

Le donné est-il vrai, juste ? demandait Habermas (1987). Pour les post-modernistes, il n'existe pas de *data* (données) mais seulement des *capta* (des captées) et le compromis de Kirk et Miller est peu acceptable. Nos filtres subjectifs, l'indéterminisme partiel des objets nous conduisent tout au mieux à être en tentative d'objectivation : il faut aller le plus loin que le travail le permet, en procédant par explicitation et non par réduction.

On voit donc que le critère d'objectivité n'est pas le critère central de la recherche qualitative : l'objectivité positiviste réfutée, les méthodes qualitatives oscillent entre les positions poppériennes de Kirk et Miller et des positions épistémologiques plus pessimistes sur l'accès à l'objectivité (mais non nihilistes). Dans ces deux positions, le point commun sera de garantir méthodologiquement la procédure d'objectivation par le report sur les critères de validité (permettant de produire un résultat correctement interprété) et de fidélité (produire un résultat indépendant des contraintes, contingences et accident des circonstances de la recherche).

■ Les critères de validité

Sans doute est-ce là le point fort, du moins l'aspect où l'effort de formulation est le plus avancé. Mais l'hétérogénéité de la « communauté qualitative » laisse exister des appréciations variables, entre les définitions référant à l'exactitude des résultats, celles se référant à l'adéquation entre l'objet et les catégories scientifiques qui le représentent, celles qui réfèrent à l'opérationnalisation « réussie » des hypothèses, celles qui réfèrent à « l'authenticité » des observations ou à la performance d'application d'une modélisation ou d'une théorie...

Le cadre de la distinction validité interne (adéquation au phénomène) et validité externe (rapporté aux comparaisons à d'autres données) a été perçu comme un cadre trop étroit en méthodes qualitatives. La négation de l'utilité d'un tel concept, position préconisée dans certaines recherches sur les domaines éducatifs et cliniques pour l'essentiel est une position très minoritaire. L'importance du maintien de ce critère est soulignée par deux positions :

- soit « aménager » l'ancien critère quantitatif (Lincoln et Guba, 1985) ;
- soit proposer un nouveau paradigme de recherche (Smith, 1990 ; Smith *et al.*, 1995), c'est-à-dire optant nettement pour le post-modernisme.

Kirk et Miller (1986) distinguent trois plans de questionnement de la validité :

- la validité apparente le niveau « d'évidence » des données (ou « captées »). Mais en données qualitatives, même mesurées, ce niveau est souvent illusoire et pour les auteurs ce seul niveau est insuffisant ;
- la validité instrumentale (ou validité critériée) : elle consiste à rapporter les observations à d'autres observations déjà validées ;
- la validité théorique : il s'agit d'interroger à la fois le lien entre la théorie, le modèle et les faits observés.

Guba (1981) a proposé de remplacer l'appellation de validité interne par celle de crédibilité et la validité externe par la transférabilité. Cette nouvelle terminologie est admise par la communauté « qualitative ». Crédibilité et transférabilité sont des critères menacés par :

- la quantité insuffisante d'évidences,
- la variété insuffisante des évidences,
- l'interprétation erronée,
- l'absence de présence et d'évaluation de données contradictoires.

A contrario, l'accroissement de la valeur de la validité est dépendant des moyens mis en œuvre pour l'accroître. À savoir :

- l'analyse critique de l'interaction du chercheur à son objet,
- la durée d'immersion dans le milieu d'accueil de la recherche,
- la documentation de toutes les procédures engagées,
- la triangulation.

La triangulation (terme emprunté aux navigateurs qui font le point) est une stratégie de recouplement des items majeurs à l'intérieur d'une technique qualitative de recueil, de recouplement entre plusieurs techniques aux fins de limiter les biais intrinsèques de chacune d'elles. La triangulation « intensive » vérifie la justesse et la stabilité des résultats et témoigne de l'engagement du chercheur à corroborer ses résultats. En un sens la triangulation pourrait être infinie (Becker, 1970). Denzin (1988) a distingué un quadruple champ d'exercice de la triangulation : la triangulation des données, la triangulation du et/ou des chercheurs, la triangulation théorique et la triangulation méthodologique :

- la triangulation des données s'opère dans chaque sous-catégorie des données ;
- la triangulation du/des chercheurs(s) suppose de prendre plusieurs chercheurs pour évaluer les écarts ;
- la triangulation théorique implique de prévoir plusieurs cadres théoriques ;
- la triangulation méthodologique engage plusieurs techniques.

Si souvent les recherches qualitatives sont saluées, elles le doivent à ce travail très précautionneux de triangulation. Dès lors qu'un des axes de triangulation est occulté ou mal assuré, toute recherche qualitative se soumet à la loi de Sod (dire trivialement, cette loi énonce que la tartine beurrée lancée en l'air, inéluctablement, retombera du côté beurré).

■ La fidélité

La fidélité est une qualité métrologique (je souhaite que mon thermomètre me donne tous les jours la température ambiante). En ce sens cette notion est étrangère à la démarche qualitative : ne mesurant pas, elle ne rencontre pas de problème de fidélité.

Toutefois les démarches qualitatives, on l'a vu, mesurent aussi. Le problème est donc rencontré. Certes, un certain radicalisme dans la frange extrême du post-modernisme pourrait avancer qu'un phénomène culturel en ethnologie, les énoncés conversationnels en linguistique de la communication, le vécu expérientiel en phénoménologie ne sauraient être constants. Les tenants de cette position, minoritaires, argumentent que la fidélité en recherche qualitative est surtout liée à la validité. Ou plus exactement, une recherche qualitative où la validité est consciencieusement menée est conséquemment une recherche fiable (Lincoln et Guba, 1985).

Kirk et Miller (1986) proposeront pour leur part une canonisation d'une fidélité conçue selon trois types :

- une fidélité « quichotte » (*quixotic reliability*) : une même méthode d'observation produit constamment la même mesure. La fidélité « quichotte » réfère et témoigne de la validité dans l'exercice de l'outil ;
- une fidélité diachronique : la stabilité temporelle d'une technique est généralement vérifiable par test-retest. Mais le plus souvent ce type de fidélité est inadéquat car les phénomènes observés dans le cadre de l'étude ne sont pas stables ;
- la fidélité synchronique : souvent la plus adéquate, elle consiste à évaluer les observations au cours d'une même période, sans pour autant que les observations aient à être identiques (fidélité « quichotte »). Il s'agit surtout de s'assurer que les observations sont consistantes au regard de la théorie utilisée. C'est au fond une procédure de comparaison des données permettant une évaluation de la fidélité interne qui pose la question concernant une valeur de vérité sur des résultats multiples et sensiblement différents.

Kirk et Miller pensent que cette dernière fidélité est le type idéal pour la recherche qualitative. Ils proposent d'en augmenter la portée en garantissant les « notes de terrain » (récits condensés de recueil de données, journal du chercheur, consignation des analyses et interprétation intermédiaire...). Cet aspect est second mais pas secondaire : on doit là, à Kirk et Miller, des

avancées, des suggestions d'aspect recettes mais fort précieuses en résultats terminaux.

Conclusion

L'épistémologie qualitative s'est sourcée dans les positions anti-positivistes, puis anti-behavioristes de la fin du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle. Longtemps parent pauvre en niveau « scientifique » dans le paysage psychologique, elle a cumulé ses résultats et a émergé comme paradigme (selon un processus décrit par Kuhn sous le nom de « période normale » d'un paradigme).

Se sont précisés les canons méthodologiques et se sont renouvelées (post-modernisme) ou régénérées (phénoménologie) les théories. Influencées par les positions socio-anthropologiques l'école de Chicago, par la critique des façons de penser la science dans les années soixante-dix, par la réflexion sur la post-modernité, ces théories se sont spécifiées et adaptées aux sous-disciplines psychologiques, particulièrement pour celles qui ont un versant praticien : psychologie de l'éducation, psychologie de la santé, psychologie clinique et psychologie sociale (à ce jour, c'est le vecteur porteur le plus actif des débats théoriques et méthodologiques).

Ce dont témoigne ce bref et partiel regard épistémologique, c'est bien que les méthodes qualitatives ont, à présent, un droit entier de cité et qu'elles sont au cœur des débats de redéfinition de la discipline. Elles ne se définissent plus par un qualitatifisme strict : elles sont souvent semi-qualitatives : qualitatif et quantitatif sont pensés dans un continuum. À présent, le rôle prévalent de la théorie associée en continu à la démarche méthodologique a supplanté le naturalisme naïf et l'idéalisme empirique ; mais elles impliquent toujours des démarches lourdes et nécessairement consciencieuses : faute de quoi, menées à la hâte, elles se condamnent encore et toujours à la loi de Sod. Dans le paysage français, elles existent, quelques fois encore trop peu visibles aux yeux de certains. Mais cet état n'est plus un jugement sur leur valeur ; tout au plus cela informe sur le degré d'ouverture de la psychologie académique.